

A group of hikers is walking on a wide, gravelly path. In the foreground, a person with a large orange bag is seen from behind. Further ahead, several other hikers are visible, some with backpacks. The path is bordered by a field of tall, dry grass on the right and trees on the left. The sky is filled with large, white clouds.

MARCHER AVEC... LE BRABANT WALLON

UNE PROPOSITION DE
JÉRÔME GILLER

Marcher avec... Le chemin des ponts

Braine-l'Alleud, 5 juillet 2020

Marcher au dessus de l'urbain en empruntant " le chemin des ponts " jusqu'au Sart-Moulin. Le retour dans le centre de Braine-l'Alleud se fait par la traversée des sentiers du Rossignol.

Marcher avec... Le domaine

Rixensart, 11 juillet 2020

Au départ du château de Rixensart, traverser le domaine des Princes de Merode. Dans le bois de Merode, le chemin de marche suit la ligne de défense anti-char Bierges-Limal et la frontière entre Rixensart et Wavre.

Marcher avec... La frontière

Beauvechain, 15 juillet 2020

Pister la ligne de la frontière entre la Flandre et la Wallonie, marcher dessus comme si c'était un chemin.

Marcher avec... Drèves et chemin de fer

Waterloo, 22 août 2020

Suivre deux types de lignes contradictoires qui font chemin : une ligne qui unit les territoires mais qui pourtant fait frontière (la voie de chemin de fer), une autre qui les sépare mais qui paradoxalement les unit (les drèves qui matérialisent la frontière entre les régions).

Marcher avec... Les versants du Pinchart

Limelette (Ottignies-Louvain-la-Neuve), 26 août 2020

Parcourir les deux versants qui encaissent le Pinchart, le cours d'eau qui traverse Limelette, en faisant trois boucles de marche.







MARCHER AVEC

De la présence au regard / Du regard à la parole

AVEC QUI ?

Début juin 2020, lorsque le Centre culturel du Brabant wallon a décidé de réfléchir à des activités estivales possibles malgré le contexte d'incertitude générale relatif à la pandémie du covid-19, Pulsart¹ a invité les habitants du Brabant wallon à sortir de chez eux pour emprunter le chemin de la marche. Plus précisément, l'idée a germé en sollicitant l'artiste bruxellois Jérôme Giller à collaborer à cette proposition. Situait sa pratique artistique dans l'exploration de(s) territoire(s) urbains et périurbains, Jérôme emprunte le regard du géographe pour arpenter les paysages qui composent nos espaces de vie. La présence de la nature, des vestiges d'activités passées, des constructions à venir, sont autant d'indices et de traces du vivant que l'artiste observe, glane, intègre à son corpus artistique.

L'intérêt de l'invitation résidait à un double niveau. Tout d'abord, dans le contexte lui-même, à savoir proposer des marches collectives après un temps où nos mouvements ont été restreints, où la possibilité d'entrer en relation s'était subitement limitée aux échanges virtuels ou sur le seuil d'une porte. Symboliquement et physiquement parlant, il était donc essentiel de proposer de marcher à plusieurs, ensemble, avec d'autres. L'autre aspect qui nous intéressait était de proposer à un artiste "étranger" au Brabant wallon de venir découvrir un territoire et d'en formuler un regard par le biais d'un parcours. Habituellement, Jérôme Giller intègre à sa pratique les expériences d'errance et de dérive, qui dans ce cadre, étaient compliquées à développer. Éprouver l'épuisement ou la perte du temps n'était pas compatible avec la dimension pragmatique de l'invitation : définir une durée de marche de 2h30 / fixer un point de départ et un point d'arrivée qui soient les mêmes, et accessibles facilement / décider rapidement des choix d'itinéraires. Avec la contrainte engendrée par le contexte sanitaire et par les aléas d'une programmation réalisée au pied levé, l'artiste a accepté le jeu qui en valait la chandelle.

LA MARCHE

C'est à l'aube de 1970, dans un contexte socio-culturel bouillonnant, que plusieurs artistes décident de sortir de leur atelier². Certains cherchent à se mesurer physiquement à l'environnement naturel, d'autres intègrent l'espace public comme nouvelle donnée créatrice, enfin dans cette période de libération des mœurs, le corps devient également un outil artistique majeur. Animés par différentes raisons, beaucoup d'entre eux tentent de nouvelles suppositions... L'art peut-il exister sans les institutions ? Que devient l'art au cœur d'actes quotidiens et, si l'ordinaire et la vie faisaient office de matière artistique ? Quel est le rôle de l'artiste dans la cité ? Et si l'idée prédomine sur la forme, l'art n'échappe-t-il pas à tout enfermement ?

Cet aperçu de questionnements a incontestablement été un moteur de changement qui a bousculé les lignes, déplacé les paradigmes et engendré de nouvelles pratiques. L'histoire de l'art du xx^e siècle a donc éprouvé des "passages" qui ont accordé à la marche une dimension esthétique, en transformant celle-ci en une forme d'art autonome. Oscillant entre acte politico-philosophique et acte poétique, la marche s'inscrit dans une économie de moyen, valorise la démarche, affirme une force de liberté en échappant au système dominant. Elle est à la fois une lecture et une écriture de l'espace. Elle déplace le regard, engage nos perceptions et en abolit les représentations. Les artistes-marcheurs tracent des lignes droites ou sinueuses, formalisent leur expérience à mi-chemin entre les mots et les images, entre la collecte de résidus et le déplacement d'objets. Ils brouillent les pistes car ils n'envisagent plus de distinguer la trace de l'œuvre ou l'œuvre du processus, l'enjeu résidant autant dans l'acte physique et kinesthésique³ que dans la mise en récit de l'expérience.

¹ Pulsart est une plateforme d'action et de médiation en art contemporain regroupant 11 centres culturels locaux du Brabant wallon (cc de Beauvechain, cc du Brabant wallon, cc de Braine l'Alleud, cc de Genappe, cc de Ittre, cc de Jodoigne & Orp-Jauche, cc de Nivelles, cc d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, cc de Rixensart, cc de Tubize, cc de Waterloo).

² La liste est longue et les motivations variées mais pour n'en citer que quelques-uns : Robert Smithson, Nancy Holt, Richard Long, Walter de Maria, Jeanne-Claude et Christo, Hamish Fulton, André Cadere, Daniel Buren.

³ Qui se rapporte à la perception consciente de la position ou des mouvements des différentes parties du corps.

ET PLUS...

Telle une suite logique concrète et vérifiable par tout à chacun, l’acte de marcher ouvre le regard, et le regard, à son tour, active la parole. Après chaque marche sur les territoires de Braine l’Alleud, Rixensart, Beauvechain, Waterloo et Ottignies-Louvain-la-Neuve, nous avons poursuivi la rencontre en invitant les participants à créer un espace de parole. L’intérêt de cet espace a résidé dans sa teneur en convivialité, permettant d’accueillir les impressions de chaque personne présente. Nous avons noté des récurrences se dégageant de ces échanges : la qualité humaine de marcher en groupe, l’opportunité de regarder et ressentir autrement ce qui nous entoure, l’importance de simplement prendre le temps, l’impact physique des propriétés privées sur l’espace public et sur nos déplacements à pied, le phénomène de l’étalement urbain et ses enjeux écologiques, les contrastes créés par les tensions entre la place du bâti et la nature, l’appréciation esthétique des paysages traversés, etc. Ces témoignages, nous les avons retranscrits, pour les fragmenter, couper, assembler en vue de les parsemer ici et là dans la présente édition.

DANS L’INSTANT

L’intitulé *Marcher Avec...* Jérôme Giller l’emprunte au philosophe-naturaliste Baptiste Morizot qui dans son ouvrage *Sur la piste animale*⁴ propose de porter son attention sur le vivant simultanément autour de nous et en nous, et d’apprendre à cohabiter avec lui. C’est peut-être ici que s’amorce la dimension artistique, lorsque l’attitude se fait présente au vivant sous ses plus amples manifestations, comme ses plus infimes détails. Ne pourrions-nous pas inlassablement démarquer par cette formulation telle une ballade des marcheurs qui s’invente au gré de ce qui est là ?

Marcher Avec...

Les sons, les odeurs,
le vent, la pluie, le soleil,

Marcher Avec...

Le temps, l’espace,
le bitume, la terre,
les champs,

Marcher Avec...

Les lignes, les points,
les arrêts,

Marcher Avec...

Le silence, les mots,
le passé, le futur,

Marcher Avec...

Le présent,

Marcher Avec...

Soi,

Marcher Avec...

Les autres,

Marcher Ensemble.

NOTA BENE

Tel un journal qui recueille images et impressions, cet ouvrage est né de l’envie de garder une trace de l’expérience vivante, façonnée par les cinq marches. Les photographies documentaires ainsi que les paroles des participants, ponctuées par celle de l’artiste, constituent la matière première de ces pages. Soucieux de garder la spontanéité des échanges, nous avons souhaité une retranscription fidèle à l’oralité des témoignages⁵, invitant par la même occasion le lecteur à parcourir comme bon lui semble ces pages.

Anne-Esther Henao

Chargée de projets

Centre culturel du Brabant wallon / Pulsart

⁴ MORIZOT, Baptiste. *Sur la piste animale*. Collection Mondes Sauvages. Actes Sud, 2018

⁵ À cet égard, nombre d’habitants du Brabant wallon nomment leur province par l’acronyme BW prononcé phonétiquement : [bewe]. Nous avons décidé de traduire [bewe] par Bévé pour rester au plus proche de l’oralité des conversations.





PRENDRE SON TEMPS

— Le passage de la marche à la déambulation, j’aime bien ce terme, j’ai trouvé cela très intéressant. De changer de rythme. Que tu nous demandes d’être plus présent à ce qui se passe en marchant. Quand on parle avec d’autres personnes, on est moins présent aux sensations. C’est le fait que tu nous aies rappelé d’être plus attentif qui a changé mon rapport au paysage. J’ai l’impression d’avoir pu regarder les végétaux, sentir le vent, les odeurs...

— Je pense qu’au début, on avait tous pris un peu le rythme du déconfinement. On a tracé ! Dans la marche, le fait de passer à la déambulation, c’est quelque chose dans notre cerveau où l’on doit se dire qu’il faut ralentir, s’arrêter, regarder, s’émerveiller. Je pense que cela ne se fait pas de manière naturelle. C’est quelque chose qui prend son temps aussi, c’est une habitude. Je pense que ce type de démarche, on devrait se l’instaurer de manière quotidienne, se l’imposer et se dire " ici je ralentis ". Parce que sinon, on trace, on y va !

— C’est à cause de l’habitude d’aller d’un point A à un point B pour aller faire quelque chose. Je vais au travail, je dois être là à telle heure, je vais faire une course, le magasin ferme à telle heure. Du coup, on a une idée bien conçue de la durée disponible pour aller du point A au point B. Et la seule chose qui nous importe, c’est d’arriver au point B.

— Ce qui m’intéresse dans vos témoignages, c’est la question des durées et des vitesses. Toi, tu parles d’un déconfinement où la durée et le temps s’accélérent ?

— Lorsque je parle de déconfinement, je parle du rythme de tous les jours, du rythme quotidien. Je sais que depuis un mois et demi, on reprend un rythme où on avance sans se dire de reprendre le temps qu’on a eu pendant la période du confinement. On profitait vraiment de tous les moments qu’on mettait en place.

— Si je comprends, le confinement t’a permis de prendre conscience qu’il y a d’autres rythmes de vie possible ?

— Complètement ! J’ai redécouvert Braine-l’Alleud pendant le confinement. Les chemins qu’on a fait aujourd’hui, ce sont des chemins qui ont fait partie de mon confinement. J’ai découvert des choses que je n’avais pas vu depuis que je suis née à Braine-l’Alleud. Et oui je pense qu’on prend pas assez le temps de regarder la nature et ce qui nous entoure.

— Pour moi, le confinement, c’était un besoin d’aller dans la nature. C’était une nécessité d’aller me promener chaque jour pendant deux heures.

— Alors que sans le confinement ça ne l’est pas forcément ?

— J’ai une question : tout ce que vous avez vécu, ça va disparaître parce que la vie reprend normalement ou bien vous pensez que vous allez garder un état d’être un peu modifié pour le futur ? Vous disiez, j’ai eu besoin d’aller dans la nature... Est-ce que ça va être suffisant ce qui s’est passé pour maintenir un petit état d’être en plus, un petit plus dans l’être ?

— Tout ne s’est pas effacé quand même. Je crois à cet état d’être modifié. Si on n’arrive pas à le maintenir dans son quotidien, au moins on sait vers quoi on peut tendre.

— Ça me fait penser à la discussion qu’on a eu pendant le confinement, qu’on peut appréhender de façon positive mais qui peut questionner aussi. C’est la capacité des propositions multiples qu’on pouvait recevoir chez soi via internet, pour accéder à des films, à un opéra en ligne, une lecture de texte, pour être sûr qu’on continue à rester connecté à la culture et de se cultiver enfermé chez soi. Ça peut être perçu comme une qualité extraordinaire et à la fois c’est questionnant parce qu’on peut estimer que c’était un vide qui nous était donné. Pourquoi vouloir le remplir à outrance ? C’est comme si ça nous permettait de garder le rythme, de ne pas trop partir dans autre chose... D’être sûr qu’on va reconnecter très vite avec la course au remplissage. C’est ce qui me questionne fortement, au niveau du secteur que je connais, qui est la culture et qui est aussi censé poser des regards sur ce qui se passe...

— Mais c’est que je n’ai pas le temps. Le confinement me laissait du temps libre pour aller me promener. Pendant le confinement, il n’y avait pas un rythme à suivre. Avec ma fille, j’avais le temps de me promener tous les soirs.

— Je pense que je tends vers quelque chose mais c’est quelque chose que je construis depuis plusieurs années. C’est une réflexion globale. Si je veux avoir plus de temps, ça veut dire que je dois peut-être changer de boulot. Si je veux autre chose, je vais devoir réfléchir, sans doute aller voir ailleurs, dans une autre démarche professionnelle.

— Ce que je constate, c’est la vitesse à laquelle ça s’est estompé. C’est ça qui me perturbe. Un moment on était dans un état confiné, c’était calme. On avait juste le temps d’exister et de faire des choses. Et on est passé du tout au rien en une semaine. C’est brutal. Je trouve que le déconfinement est brutal.

— Dans ce que tu dis et ce que je ressens de cette ré-activation, ce que j’aimerais qui reste, c’est-à-dire cette empreinte du sensible et je pense que cela y participe ce qu’on fait aujourd’hui, c’est une présence physique qui demande à notre intellect d’être là. Il y a de multiples entrées possibles et justement, cette petite chose qu’on a eu pendant le confinement, cette réouverture à un besoin de sensible, à un besoin de terre, est en bascule avec tout ce qui s’opère aujourd’hui de distanciation, de numérisation, de cassures de liens sociaux. La question c’est même pas " est-ce qu’on a encore quelque chose de cette chose-là ? " mais " qu’est-ce qu’on va faire pour que ça ne soit pas complètement étouffé par les écrans, les écrans de fumées, les écrans numériques ? etc... "



belgique **subsidés**

BRAINE-L'ALLEUD L'IMPOSTURE BAS CARBONE?

Candidate aux subsides F
Braine-l'Alleud attend le
ce 7 juillet. L'enjeu : des no
à 6,8 millions d'euros. Un

Le conseil d'Etat décide l'annulation de l'arrêté du Ministre de l'environnement...mais le projet continue...

PAR CHRISTOPHE LEROY

Polémique!!!

mais on ne le voit jamais.
paraison est signée Hervé Lignan,
médecin-chef de site du Chirec de
Braine-l'Alleud. L'hôpital marque la li-
mite entre deux paysages. D'un côté,

voiries. Et l'Europe se
teante en matière de

Mise au vert des arguments

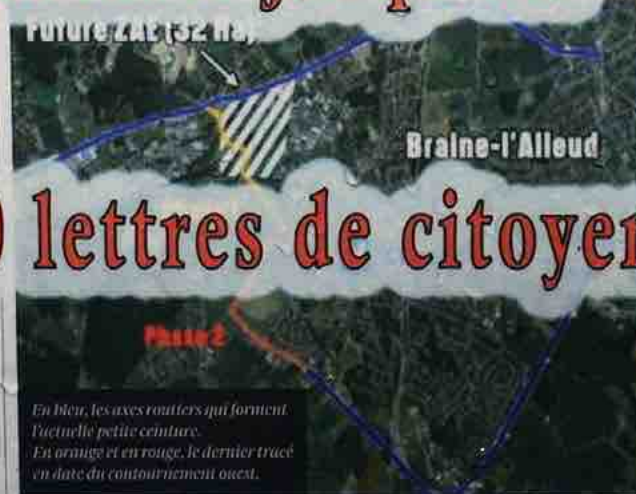
En novembre 2015, Braine-l'Alleud
tente à nouveau sa chance à l'occasion
d'un ultime appel à projets visant à at-

experts ont rendu leurs conclusions en
toute confidentialité au gouvernement
« ni-ci doit l'petra »

«Les fonds européens ont-ils vocation à détruire l'environnement?»

Voirie de 15 m de large dans un cadre naturel jusqu'ici préservé!

Braine-l'Alleud n'a jamais pu concrétiser le contournement ouest. Il implique la création de voiries structurantes depuis la chaussée de Tubize la petite ceinture, jusqu'au ruisseau menant vers l'ouest, au sud. En mai 2015, le MR-PS s'était portée au Feder (le Fonds européen de développement régional), en déposant des projets pour un montant total de 43 millions d'euros, dont les futures voiries du barreau ouest. Mais son dossier avait été recalé par le gouvernement wallon et par le comité d'experts chargé d'examiner les fiches Feder : la manne réservée au Brabant wallon n'a pas vocation à finan-



En bleu, les axes routiers qui forment l'actuelle petite ceinture.
En orange et en rouge, le dernier tracé en date du contournement ouest.

400 lettres de citoyens opposés

Le nébuleux bilan CO₂

Braine-l'Alleud présente ce tracé comme un chaînon manquant indispensable pour désengorger le centre-ville et en-

estualisée des le départ, mais elle implique en plus un raisonnement désarmant de naïveté. Tout à coup apparaissent sur ces routes des bus miracles, si possible écologiques, alors que le TEC Brabant wallon n'est pas dans une logique consistant à créer de nouvelles lignes.

Feder, le conseil d'Etat évalue le gain en émissions de gaz à effet de serre à plus de 1000 tonnes d'équivalent CO₂ par an par rapport à la situation actuelle.

Irrégularités???

Le plaidoyer de la commune apparaît comme un véritable tour de passe-passe. Les critères de sélection des projets sont très flous, ce qui permet de sélectionner des projets qui ne respectent pas les critères de sélection. Les projets sont sélectionnés sur la base de critères très flous, ce qui permet de sélectionner des projets qui ne respectent pas les critères de sélection.

tensions avec les riverains sur un projet d'intérêt public », se justifie le bourgmestre, Vincent Scourneau (MR). Braine-l'Alleud a-t-elle verdi son projet routier pour décrocher les derniers financements européens ?

D'après le parti Ecolo, les projets de la commune est validée, on embrasera sur une logique bas carbone, comme pour tous nos parcs. Mais sans véritable révolution.

Le directeur général de l'IBW, Si la fiche de la commune est validée, on embrasera sur une logique bas carbone, comme pour tous nos parcs. Mais sans véritable révolution.

Pour le Feder, il est déjà trop tard. Si les 6,8 millions d'euros de subsides ne servent pas à financer les voiries de Braine-l'Alleud, ils seront perdus, faute de projets « bas carbone » bien moins controversés.

du collectif des habitants de Braine-l'Alleud

PHOTO: VALÉRIE OUVRIER/AGENCE POUR LE VIF/PHOTOMEDIA





Tant qu'on n'a pas marché dans un territoire, on n'en a pas la connaissance. Parce qu'on n'en a pas la connaissance physique. La connaissance des odeurs, des sons, des bruits...

Ça me paraît très important de remettre les corps au sein des environnements, au sein du vivant pour qu'on puisse reparler de ce que nous sommes et de nos relations aux espaces, qu'ils soient vivants, ou artificiels. Si on n'a pas l'expérience d'un lieu par le corps, je ne vois pas comment on peut en parler.

SE PERDRE EN CHEMIN

— En suivant cette frontière qui est abstraite d'un point de vue physique mais qui existe administrativement, ça crée de l'incertitude vers où on va. Ça fait des changements de rythmes au sein même de la marche. S'arrêter, regarder, reprendre, décider...

— J'ai beaucoup aimé cette recherche du chemin. Et de marcher au son du sol. J'aime marcher en silence pour être avec et écouter les sons. Et regarder les ciels, les espaces. Cette frontière qui nous met sur une ligne ouvre le paysage à 360° en haut, en bas. Dans la vue, dans la sensation.

— J'ai l'impression qu'on a suivi une ligne qui parcourait des espaces de couleurs : c'était vert, jaune, ocre. J'ai l'impression que c'était une mosaïque de couleurs, même dans le ciel, car on a eu du ciel bleu, des nuages, du ciel sombre.

— Si je devais mettre un mot, aujourd'hui, ce qui m'a beaucoup plu, c'est les traversées des champs de blé, c'était intense au niveau de la présence. C'est de la matière sonore et on était en train de la fabriquer ensemble.

— J'ai bien aimé le moment où l'on était perdu dans les champs. En train de tourner à 360° en se disant "plutôt là, plutôt là". J'ai aimé les formes que la nature dessinait dans les champs. Il y a des formes qui doivent être respectées par les agriculteurs. Leur terrain est bien cadré, mais il y a des éléments qui viennent en couleur, en relief, en creux... J'avais envie de dessiner ça ! C'était amusant de voir que parfois le chemin se dessinait devant nous. Je ne suis pas sûr que c'était un chevreuil, mais j'ai aimé...

— J'aime l'idée de penser que c'est un animal qui nous avait fait un chemin...

— Il y avait un côté, où l'on pouvait se dire : "il n'y a pas beaucoup d'hommes qui sont venus avant nous à pied ici". C'est des grandes étendues qui sont devenues inaccessibles aux humains. Accessibles aux animaux sauvages, mais rendues inaccessibles aux humains. Il n'y a plus de chemin.

— Comme je l'ai dit tantôt, j'ai eu la sensation de me retrouver à l'âge de huit ou neuf ans sur les chemins. Je me souviens qu'on prenait un petit seau, on allait dans les champs, on allait chercher les mûres et puis on rentrait et on faisait une petite tarte. C'est un bon souvenir.

— Oui on avait le droit d'aller ramasser les épis dans les champs quand ils étaient coupés. Ceux qui restaient sur le sol. Pour faire sa farine, c'était permis. Maintenant quand ils passent avec les machines agricoles, il ne reste plus rien.

— La remarque que tu fais me fait penser à ça : ici on ne voit pas la propriété privée des sols mais elle est présente en permanence. Qu'il n'y ait plus de chemin, plus d'accès, c'est à cause du fait que les sols sont morcelés par les propriétés privées liées à l'exploitation agricole. C'est pour ça aussi que lorsque l'on marche dans ces endroits-là, je dis : on fait attention aux cultures ! Parce que derrière il y a la propriété privée.

— Il n'y a plus rien qui est sauvage, ou de permis. Tout appartient à quelqu'un sur la planète, presque...

— J'ai la chance de faire toutes les marches. Pour cette marche, ce qui m'a marqué, c'est l'aspect formel du groupe, que le groupe devienne une forme dans l'espace. On avait des points de vue qui permettaient beaucoup mieux d'appréhender l'ensemble du groupe. Les contraintes de se mettre en file indienne, d'être essaimé dans les champs : tout cela était très présent par rapport aux deux autres marches. Je trouvais cela beau. Graphique, visuel. Plus chorégraphique.

— Oui parce qu'on ne suivait pas un réel chemin. On était dans des espaces ouverts. Notre corps était dans des espaces ouverts, alors que dans les autres marches, notre corps était contraint par un chemin physique. Notre corps était contraint dans un chemin mais on avait des points de vue sur le paysage. C'était le regard qui travaillait. Ici, le fait de ne pas avoir de chemin, c'est le corps, le groupe qui s'ouvrait sur l'espace.

— Oui on s'agrandissait, on absorbait tout cet espace, on était dedans...

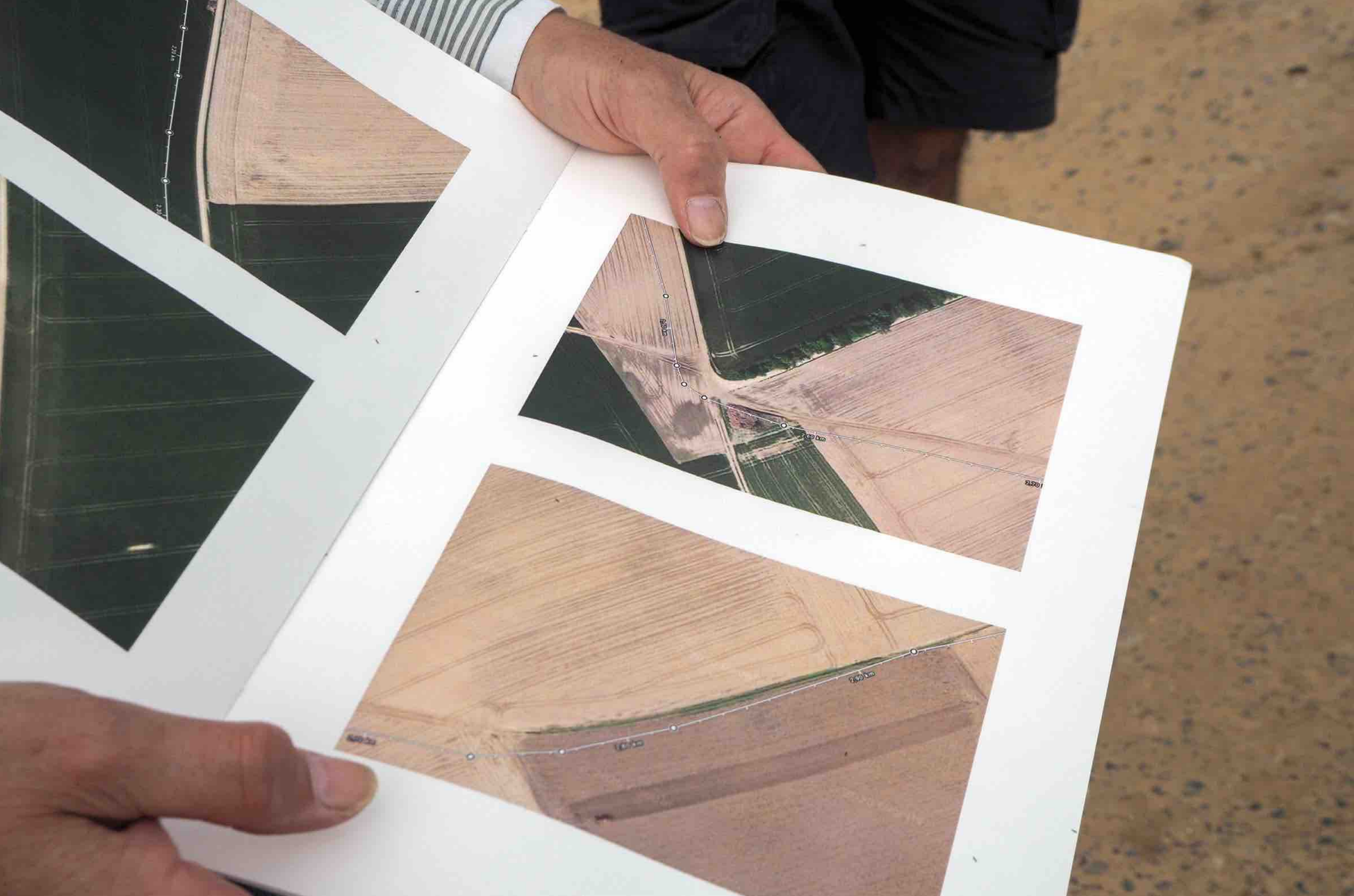
Dans ma pratique de marcheur, la notion de groupe est venue très vite. Exactement pour répondre à la question du regard, à l'échange des regards, à l'enrichissement des regard qui se fait entre les gens : quel est cet arbre par exemple, quelqu'un va pouvoir répondre dans le groupe parce qu'il le sait. Le groupe permet de prendre conscience que l'on peut regarder la géographie et il y a un enrichissement à la regarder ensemble.



















L'URBAIN GAGNE

— J'ai une question. J'ai fait trois marches. Je travaille ici depuis quelques années mais je vis toujours à Bruxelles. Je me demandais au terme de ces cinq marches, quel regard tu portes sur ces espaces-là ? Qu'est-ce que cela t'inspire ?

— À l'exception de Beauvechain, ça me fait penser à la seconde ceinture autour de Paris. Sur cette seconde ceinture, comme à Marne-la-Vallée par exemple, on sent que l'urbanisation est galopante mais on peut trouver des micro-espaces de nature, ou de campagne, on va plus parler de campagne. Je trouve que le Brabant wallon commence à devenir une périphérie de Bruxelles.

— On sent l'étalement bruxellois.

— On sent que le fait urbain est en train de gagner.

— Oui c'est ça l'artificialisation de l'aménagement du territoire...

— En fait, je pense qu'on retrouve cela jusqu'à Braine-le-Comte, Écaussinnes. C'est beaucoup plus qu'une ceinture. Le Bévé c'est une construction de *railway* sur des endroits qui sont prometteurs. Tous ces chantiers apparaissent partout en Wallonie. Ça va jusqu'à La Louvière et Charleroi. C'est pas du tout une ceinture liée à la forêt de Soignes. C'est une recherche de terrains, proches des gares.

— Oui et ça crée des espaces qui sont entre-deux... C'est pas de la périphérie urbaine, mais c'est pas non plus de la campagne. Je suis venu deux fois avant la marche pour essayer de trouver un itinéraire. Par rapport à la situation qu'il y a ici, le fait de longer cette voie de chemin de fer, de rejoindre cette première friche, d'arriver dans le lotissement. Pour moi c'est intéressant car cela me permet de pouvoir parler du territoire et de pouvoir en parler avec vous. Par exemple, les premiers mots qui apparaissent c'est " il y a une urbanisation croissante ". J'ai pris cela en compte pour faire l'itinéraire. Quand on va sur le sentier de la promenade du Pinchart, en regardant sur la gauche, on voit toujours des maisons. On voit que l'urbanisation est en train de grignoter ces espaces de nature, enfin non pas de nature mais de campagne.

— J'habite dans le Bévé depuis plus de vingt ans. Les gens ce qu'ils veulent c'est une villa quatre-façades, un jardin, à proximité d'une gare, pas loin de Bruxelles. C'est ça qui fait la valeur de la maison. C'est les commodités. Pas trop loin de la gare, pas trop loin de Bruxelles, pas trop loin de Namur. C'est l'emplacement qui fait.

— La question de la mobilité est revenue à chaque marche. L'excès de construction aussi. La tension qu'il y a entre la préservation de la nature et le bâti.

— Moi, c'est surtout les questions de l'habitat que je trouve intéressantes ici. On a eu une variété de bâtis extraordinaire aujourd'hui. Tu pars d'ici, il y a le petit étang, tu arrives à des maisons très bourgeoises où tu ne peux pas marcher sur le terrain... Mais tu es quand même près des rails de chemins de fer. Et puis tu passes derrière le terrain de basket où tu vois d'autres habitations. Des jeunes qui glandouillent. Là, tu sens toute la diversité des gens qui vivent ici, que tu ne perçois pas de prime abord, en te disant " tout le monde est tranquille dans sa baraque quatre-façades ". Non, il n'y a pas que cette réalité là non plus. C'est des contrastes intéressants.

— J'ai envie de dire un truc mais vous allez peut être me huer... Moi je n'ai pas trouvé qu'elle était belle la balade. J'ai trouvé que c'était laid. Il y avait des endroits préservés mais restreints. C'était pas bucolique, c'était laid. Or les gens viennent ici habiter et payer 300 000 ou 350 000 euros leur maison...

— Ta remarque sur le laid est très intéressante. Sur la première marche, on a eu un débat sur l'éducation au regard. On était à Braine-l'Alleud dans une zone où il y a des écologistes qui essaient de préserver un espace, avec des étangs et une rivière, et il y a le projet de construire un *zoning* dessus. Un des marcheurs a dit : " il y avait un magnifique champs de blé avec des coquelicots, ça m'a rappelé une peinture de Monet ". On en est arrivé à parler du regard comme une question politique. La question du laid nous ramène à la question du regard. Les gens là-bas, peut-être qu'ils trouvent leur lotissement très beau. Toi tu le trouves laid. C'est très intéressant d'en parler.

— J'ai une démarche dans le regard qui est de tabler sur l'instant. Donc il y a des instants qui sont beaux. Un rayon de soleil qui traverse des feuillages, c'est beau. C'est des moments. C'est du détail. Il y a toujours du beau. Quand je travaille avec des enfants, je les amène à chercher, d'une part, le détail qui fait histoire mais aussi le détail qui rend les choses belles. L'avantage au niveau politique, c'est que du détail, on peut en trouver tout le temps, à tout moment, même si tu es dans un truc hyper laid, hyper bondé, avec plein de gens...

— Politiquement si tu admets qu'il y a toujours du beau sur un détail, tu ne vas pas sauver le beau. Parce que tu peux le trouver partout, dans un petit spot qui éclaire un mur...

— C'est une bouée de sauvetage vachement utile...

— Ça c'est autre chose, ça c'est pas de la politique... Le beau est extraordinairement culturel. Effectivement, les gens dans le lotissement, le gars qui ne voulait pas qu'on marche sur sa plate-bande...C'était pas encore une pelouse mais il en rêvait, il la projetait... Lui, et c'est légitime, il trouve sa maison belle. Je n'ai pas plus de légitimité que lui à définir ce qui est beau....

— La dimension de la propriété privée aussi, a été très dominante dans toutes les marches.

— Là c'était violent !

— Oui, la maison avec sa haie de thuyas qui faisait trois mètres de haut !

— Dans le troisième tour, on a longé une clôture en permanence. C'était un tour de clôture. C'était impressionnant. A quoi sert cette clôture ? Toute cette clôture, avec tout du long deux mètres dégagés de large, là où de l'autre côté c'est de la friche. C'est un fantasme surréaliste. Elle protège de rien... La propriété, c'était violent partout. Sauf dans le *xxi*^e siècle, sauf dans la ferme ¹. On hésitait à avancer. Et puis il y avait la fille avec son air avenant et sympa. Et puis tout le monde y est allé, on a discuté. On avait l'impression d'être chez nous. Et là on venait dans du collectif et ce sens de la propriété privée qui était présente partout ailleurs, tout à coup se diluait.

Pour moi une marche, c'est comme des séquences de cinéma. Je ne suis jamais en présence permanente pendant le temps d'une marche. Une marche, c'est comme des scènes qui s'enchaînent les unes après les autres. C'est aussi de cette manière que j'essaie de penser mes itinéraires. Comme sortir de l'urbain, re-renter dans l'urbain. Je cherche à créer des stimuli de regard, des contrastes, qui permettent de prendre conscience de là où on est.









DISSONANCE

— J’ai bien aimé rencontrer ce personnage sur la fin qui nous a appris que la zone verte que nous venions de traverser et ce point bas marécageux de Braine-l’Alleud seront le futur emplacement d’un *zoning* commercial. Cette rencontre a changé la conversation et notre regard quand nous retournions en ville : on a remarqué que Braine-l’Alleud n’est pas très animée, que les magasins sont fermés, que Braine-l’Alleud est devenue une cité-dortoir. Ça explique la nécessité d’un *zoning*, car les commerçants ne veulent plus s’installer. Ça raconte aussi une autre histoire, ça apporte aussi une autre perspective.

— Pendant la marche j’ai noté le télescopage des époques. L’ancienne voie de tram ou de chemin de fer, puis le pont sous lequel nous nous sommes arrêtés qui prête plus à l’intériorisation et à la conscience de soi. À la limite, j’aurais presque préféré passer le pont en petit groupe de deux ou trois personnes pour pouvoir s’intérioriser. Une fois qu’on est sorti de ce chemin et arrivé dans les champs, là j’ai regardé le paysage avec mon œil professionnel. Il y avait de l’orge verte, des champs de maïs, du blé tendre d’hiver, et la surprise d’une grande prairie remplie d’orties... Pour moi c’était " pourquoi ceci, pourquoi cela, encore quinze jours avant les récoltes ? Etc. " J’ai compris pourquoi peut-être la prairie envahie d’orties est laissée comme cela, si on parle de faire une route ici et un *zoning*, pourquoi l’entretenir ? Et aussi, comment en 200 mètres avec la petite rivière et l’entreprise de carrelage, on revient dans une autre époque. Dans Braine-l’Alleud, il y a un télescopage comme ça ! Ce qui est un coup de poing pour moi, c’est l’arrière de l’hôpital du Chirec, par rapport à la végétation, ça crée un choc.

C’est vrai que la rencontre de cet homme qui a parlé de l’avenir de cette zone, alors que nous étions dans la balade et le plaisir des sens, c’est presque *Chronique d’une mort annoncée*. Braine-l’Alleud, ville périphérique de Bruxelles, 40 000 habitants, qui grossit de plus en plus. Ça devient énorme. Mais à deux pas, on est en pleine nature sauvage, avec des coins incroyables. Il y a une limite comme ça, on passe de la périphérie à la nature, c’est presque déstabilisant. La personne que nous avons rencontrée faisait le lien entre ces deux paysages. Le passage dans les champs juste avant était magnifique avec le bruit du vent dans les blés et puis d’un coup nous étions confrontés à la réalité du devenir de cette ville. C’était interpellant.

REGARD POSÉ

— Je me suis baladé dans le temps plus que dans l’espace. Ma formation est orientée du côté nature-science, je suis intéressé par ce qui est *wilderness* et sauvage versus tout ce qui n’est pas sauvage, culture, etc. C’était très enrichissant car au début du premier tour, la première chose que nous avons croisé, à gauche, c’est ce qu’on appelle un vallon sec. C’est un relief très pentu qu’on retrouve aussi en forêt de Soignes. C’est un relief qui date de la dernière glaciation, au moment où il n’y avait pas de forêt et où il y avait énormément de ruissellements. Je démarrais la balade dans la dernière glaciation. Les vallons secs se sont formés à cause du ruissellement dans le sable bruxellien qui est très dur. Cela ne persiste qu’aux endroits où la forêt est arrivée depuis. En forêt de Soignes, on en retrouve, mais sur toute l’Ardenne ou la Wallonie, ça a été défriché un moment ou à un autre et il n’y a plus ce type de relief. Cela veut dire que ce petit coin-là, ce petit vallon, il y a toujours eu des arbres dessus, depuis la forêt primaire, depuis la forêt charbonnière, seulement parce que c’est un bout de la forêt de Soignes qui n’a pas été défriché.

Et puis après, il y a le contraste avec le RER qui, pour moi qui habite Boitsfort, est le symbole de la ville qui est en train de prendre le pas sur la campagne. C’est le symbole de l’urbanité. Il y a des millions de tonnes de béton qui ont été coulées pour ce RER... Là, j’ai eu l’impression d’être passé de la glaciation à ce RER qui est la marque de la fin du xx^e siècle. Et puis on est arrivé à la ferme ¹ au-dessus, qui est peut-être le xxi^e siècle... Et peut-être la dernière boucle qui est la recolonisation du sauvage qui reprend place. J’ai eu l’impression de faire un circuit dans le temps. C’était chouette de ce point de vue-là. Il y avait énormément de contrastes. Ça c’est ma balade.

Limelette
(Ottignies-Louvain-la-Neuve)
Le Barbuston
le 26 / 08 / 2020





CHACUN SON PETIT BOIS !

— J’ai eu l’occasion de faire une première balade à Braine-l’Alleud puis celle-ci. Je trouve que celle de Braine-l’Alleud était très forte dans une espèce de contemplation du paysage avec les éléments qui nous balayaient. Ici, je trouve qu’on a été confronté à toutes les questions de propriétés privées, d’une manière assez forte, qui rendaient la balade plus bousculée, moins dans une délectation du paysage... Je pense que ça va être intéressant d’avoir le résultat de toutes ces balades pour voir toutes les variations qu’un espace, qu’un territoire donné, t’amène à rencontrer ou à vivre. Le fait d’évoluer dans cette propriété privée avec ces panneaux qui scandent le paysage, c’est intéressant, car c’est aussi une question du Brabant wallon. Tous ces espaces privés qui sanctionnent, qui empêchent les gens de circuler en liberté... À se demander "est-ce que ce n’est pas abusif de mettre ces panneaux propriétés privées partout ? "

— Ce qui m’a marqué comme ligne, après le bunker et après l’intervention des deux gars, c’est qu’on a longé toute une clôture. Moi ça me dérange terriblement ce genre de chose. Ces grosses clôtures de barbelés.

— C’est le problème du Brabant. On n’a plus de grands espaces comme en Ardennes. Tout est clôturé. Tout est privatisé. Son petit jardin, sa petite auto, sa petite maison, son petit bois...

— Oui, c’est très individualiste... Chacun son petit bois !

La pratique de la marche collective peut nous permettre de reprendre en main la fabrique de la ville. Je défends la position qu'en tant qu'habitant, acteur d'une ville, on devrait pouvoir reprendre en main les politiques urbaines. Ce serait intéressant d'emmener avec nous des représentants politiques sur ce genre de chemin et d'avoir ensuite une discussion ensemble sur les espaces écologiques, la destruction des paysages, jusqu'où l'humain habite, comment il cohabite, etc.







Imprimé à 300 exemplaires sur papier xxxxxxxx
sur les presses de Drifosett

Conception graphique : Yoan Robin
Photographies : Jérôme Giller Yoan Robin, Anne-
Esther Henao
Texte *Marcher Avec...*
De la présence au regard / Du regard la parole :
Anne-Esther Henao

Texte de quatrième de couverture :
écrit à partir de la parole des participants par
Yoan Robin

Éditeur responsable : Jérôme Giller © 2021

ISBN : 978-2-9601929-1-9
Dépôt légal : D / 2021 / Giller Jérôme, éditeur

Édité avec le soutien du Centre culturel du
Brabant wallon



marcher, se promener, se balader sans attente particulière, juste pour voir, rencontrer, sortir, porter un regard sur les choses, interroger ce regard, la marche, cette action éphémère, la poésie des choses, échanger, penser à d'autres démarches, penser au hasard du parcours, et sentir l'odeur de la terre, des herbes, juste entre la pluie et le vent, sentir les césures, les changements de temps, les animaux, ne plus penser à autres choses, entendre les différents bruits du vent dans les végétaux, des champs partout, des champs de blé, de maïs, du blé tendre d'hiver, une grande prairie remplie d'orties, les arbres, sapins, noyers, chênes, hêtres, pommiers, érables, aulnes, une orgie de verdure, l'habitude bouleversée des chemins qu'on croyait connaître par cœur, voir, regarder, observer les époques qui cohabitent, les paysages qui se succèdent brutalement, la rythmique du paysage, celle de la marche, la déambulation, la présence au temps, aux sensations, prendre le temps, découvrir, rebondir, entrer, sortir, revenir, contourner, défricher, décider du tracé entre le point A et le point B, s'empêcher de se dépêcher, profiter et repenser comment habiter et cohabiter, effleurer les coquelicots à la surface d'un tableau ou au bord du champ, apprendre à regarder, s'émerveiller, être disponible, se dépayser, ouvrir ses sens, se mouvoir, tracer, stopper, s'isoler, se regrouper, enrichir son regard collectivement, nourrir la parole, reprendre possession des lieux, des parcs, des rues, des places, des sentiers, des ponts, des friches, du temps, se confronter à la propriété, longer les clôtures de barbelés, être enfermé dans les bois, suivre des frontières que l'on ne voit pas, passer derrière le terrain de basket avant de rejoindre le lotissement, rencontrer de l'incertitude, rechercher la ligne, passer à travers, au son du sol, parcourir des espaces de couleurs, vert, ocre, gris, bleu, de formes en relief, en creux, des paysages graphiques, repérer, se repérer aux clochers, se perdre, absorber tout l'espace, être dedans, fabriquer de la matière sonore, enregistrer les déplacements, compter les kilomètres, calculer, inventer de nouvelles mesures, comparer la carte et le territoire, identifier les routes, les chemins de fer, les ronds-points, les cours d'eau, les ruisseaux, les pistes cyclables, les culs-de-sac, les trottoirs, les points de départ et de retour, les intersections, les périphéries, les chantiers, les cultures, les potagers, les étangs, les vallons secs, les interstices, les noms du passé, traverser le temps, croiser des symboles, chercher le détail qui fait l'histoire